

SPORT ET LITTÉRATURE

par Paul Vialar,
président de l'Association française
des écrivains sportifs

Au premier abord, rien ne paraît plus inconciliable, et même plus parfaitement opposé que la littérature et le sport. L'une est rêve, transposition poétique et fiction, l'autre, action directe, effort purement physique, tout au moins dans son apparence. Mais, si l'on en vient à envisager que le sport est aussi esprit, aussitôt la barrière s'abaisse : on aperçoit la possibilité, puis la nécessité, d'un rapprochement qui pourra devenir une harmonique fusion.

Mais nous n'en sommes pas encore là.

De prime abord, considérant le sport et le sport tout seul, on ne voit guère comment on y pourrait mêler de la littérature. Certes, le côté épique de l'épreuve, l'exaltation de moments qui placent l'homme au-dessus de lui-même, le besoin de chanter ces moments, appellent la littérature. Mais, aussitôt, comparant ce que sont des mots à l'acte lui-même, celui qui accomplit ce dernier, comme celui qui le regarde en spectateur, sourient avec scepticisme. Pourtant, ces grands moments de l'homme, et d'autres aussi qui, en dehors de la compétition publique, du championnat, de la performance, du record, lui permettent de se confronter à lui-même, de se vaincre, de se dépasser, chacun ressent le besoin de ne pas les voir s'effacer. Ils éprouvent le désir, souvent ardent, de les voir durer, de ne pas être perdus ou

oubliés tout à fait et, avec eux, leur beauté comme leur leçon. C'est alors, qu'instinctivement, on en appelle à la littérature qui, on le sent bien, contient en elle une pérennité, une durée plus grande que le film périssable.

De tout temps, l'homme a d'instinct chanté et magnifié les exploits. La littérature a prolongé ce qui a été et ce qui, sans elle, ne serait plus. Elle a été le support ardent, exaltant et exalté des sentiments forts, des vertus éclatantes : le courage, l'abnégation, le sacrifice par exemple. Considérant le sport, on en vient tout naturellement à se dire qu'elle doit se mettre à son service, comme celui-ci se met au service de l'homme, et qu'elle pourra devenir, non seulement ce qui rappellera les exploits, mais ce qui peut et doit les expliquer.

Ceux qui ont assisté à un événement d'importance ont toujours désiré le raconter. Particulièrement sensible, l'écrivain, non seulement « verra mieux », mais « ressentira mieux » ce à quoi il assiste. De plus, il saura « l'exprimer mieux » et, même si son sens de la poésie le fait transposer celui-ci presque hors de la vie, il parviendra, le peignant et le commentant, à une vérité plus vraie que la vérité toute crue, toute nue, et qui sera la « vérité intérieure » de cet événement.

On peut considérer, en matière sportive, deux sortes d'événements : l'exploit et l'autre événement qui ne se produit qu'à l'intérieur de l'homme. En ce qui concerne le second, c'est justement au littérateur de le deviner et de le comprendre, puis d'écrire ce qu'il a deviné et compris. Pour le premier, il le chantera, mais avec des moyens tels qu'on retrouvera dans son chant l'exaltation du moment même où s'est produit l'événement, l'exploit qui sera ainsi fixé par lui pour toujours.

Je voudrais tout de suite distinguer — et il me semble que ceci est indispensable — où commence et où s'arrête ce que nous nommons « la littérature ».

Dans le langage, ce mot de « littérature » est souvent un mot péjoratif. Il rejoint « l'éloquence », dont un de nos écrivains français a dit à juste titre : « Prends l'éloquence et tords-lui le cou. » Eloquence, en effet, est souvent « grandiloquence ». Un événement, un exploit, peuvent être rendus ridicules par la façon dont on les rapporte. Ce ridicule, parfois, se nomme littérature et c'est justement pourquoi l'Art, l'Art véritable, fait de mesure, de tact, en un mot de talent, doit intervenir et, tout en donnant une dimension nouvelle à l'acte décrit, lui conserver sa vérité et sa véritable signification. La littérature ne doit pas « trahir » ni déformer, si elle doit exalter et magnifier. Elle s'arrête et commence à cette honnêteté-la. Et c'est pourquoi ce qui n'en est pas, mais qui fleurit comme mauvaise herbe dans

LETTRES

certains journaux de sport, dans certains comptes rendus de courses cyclistes ou de matches de football, mettant à la portée d'un public simple et pas forcément averti, sous la forme d'une « fausse littérature », ces comptes rendus ampoulés, ces descriptions ridicules que nous y lisons trop souvent, ne peuvent être nommés « littérature » car ils en sont simplement la caricature grotesque.

Dans le domaine du sport, donc, l'écrivain — s'il en est un véritable, et j'entends surtout le romancier ou l'essayiste qui se veut éprouvant les sentiments de ceux dont il parle et les analysant, soit sous la forme d'action (pour le romancier), soit sous la forme d'étude (pour l'essayiste) — doit pouvoir « traduire » avec des mots ce que le sportif hors classe éprouve. Il doit aussi pénétrer plus profondément encore dans le cœur et la compréhension, non seulement de celui-ci, mais de tous ceux qui pratiquent le sport, s'il veut être un véritable écrivain sportif.

On a dit qu'on ne faisait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. Ceci me paraît absurde quand on considère la littérature sportive. Certes, un livre ne doit pas être un prêche, mais ses sentiments sont bons et il est bon quand il retrace les efforts d'un alpiniste ou la traversée d'un navigateur solitaire par exemple, et que de jeunes cœurs vibrent alors dans le corps de garçons qui « aimeraient en faire autant ». Et la vraie littérature, celle de l'action et de l'âme au niveau de l'action, s'impose à ce moment par la force même qui est en elle, par l'exemple qu'elle contient, par l'enthousiasme qu'elle suscite quand l'auteur est un écrivain qui sait dire les faits et les choses, dépasser ceux-ci, et exprimer ce que la jeunesse, dont on médit trop, est avide de ressentir.

Ainsi donc, par la volonté des écrivains eux-mêmes, est née une véritable littérature sportive, et dans les années vingt s'est fondée en France l'Association des écrivains sportifs.

Nous étions donc beaucoup déjà parmi les écrivains qui nous étions rencontrés ailleurs que dans les salons ou les brasseries littéraires. Nous commençons à faire la preuve qu'on peut parler littérature ailleurs que dans les endroits enfumés ou mondains, mais bien sous le ciel clair, dans le cadre des stades, après avoir couru et sauté comme des hommes bien vivants et qui, de ce fait, savent exactement ce que sont des hommes. Notre recherche n'était plus limitée à la littérature seule, c'est-à-dire à la littérature pour la littérature, mais s'étendait à une sorte de « littérature en action ». Et, sous nos plumes, l'action — celle du stade — naturellement devenait littérature. Evolution majeure car, autrefois, t'étaient les combats sanglants, les batailles qui menaient à la mort des hommes, qui donnaient à ceux-ci



Chanter l'exaltation d'un moment.

le sentiment de se dépasser eux-mêmes dans le risque et par le courage. A présent, il en devenait autrement et, nous rencontrant sur 800 ou 1500 mètres, luttant de valeur et de la seule valeur qui en fût une réelle, non celle des champions, mais d'une valeur faite seulement de nos moyens, de notre volonté, de notre foi, nous acquérions la certitude que nous allions pouvoir en parler, en écrire, et que ce ne serait pas là paroles vaines ou littérature inutile.

La littérature sportive naquit donc et, avec des hauts et des bas, dus à la difficulté d'acclimatation du public à des sujets qui, jusqu'alors, ne lui avaient pas paru pouvoir être des sujets littéraires, s'affermir peu à peu et triompha.

Et cette littérature, depuis, est devenue ce qu'elle est. Elle se compose essentiellement de livres qui vont, selon une gamme aussi variée qu'étendue, du récit à l'étude. Ces récits, ces études, sont d'abord la relation d'exploits tels l'ascension de l'Anapurna ou la traversée du Kon-Tiki, celle de l'Atlantique par Tabarly. Puis, des livres qui disent la joie de la natation, de la pêche sous-marine, des découvertes qu'elles comportent. D'autres, consacrés aux sports d'équipe ou à l'athlétisme, pris en soi comme épreuve et non plus seulement comme record, à la technique même, à travers l'étude philosophique du sport et qui montre comment les moyens sont utiles, indispensables à la réussite, à l'amélioration, non des exploits seuls, mais à celle, générale, d'une race qui est, sur la terre, la race des sportifs.

Je ne sais si ma voix sera assez forte pour dépasser le cadre admirable d'Olympie et pour franchir ces collines qui dominent l'Alphée, mais j'aimerais que quelques-uns de ceux qui sont ici

les méditent, parce qu'ils aiment le sport et veulent le servir. En effet, la littérature sportive est encore limitée. Déjà, on voit naître des ouvrages du même ordre en Europe, en Amérique, en Asie même. C'est ce grand orchestre auquel nous aimerions voir se joindre de nouveaux instruments. Nous voudrions voir naître, maintenant,

une littérature sportive mondiale. Ainsi se grouperaient, à travers la planète, tous ceux, non seulement d'un même esprit, mais tous ceux qui veulent que cet esprit se répande.

(Les photos en pages 14, 16 et 21 sont de Nikos K. Kontos et N. S. Stourmaras, à Athènes, et nous ont été fournies par le Bureau de presse hellénique à Berne.)
